

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XIX

Québec, 15 juin 1907

No

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 689. — Les Quarante-Heures de la semaine, 689. — La dévotion au Sacré Cœur, 690. — Nominations ecclésiastiques, 690. — L'Action sociale catholique, 690. — L'Angleterre religieuse, 691. — Le Denier de Saint-Pierre, 694. — Mes difficultés, 695. — Laïcisation des noms de rues, 700. — Bibliographie, 704.

Calendrier

— o —

16	DIM.	b	IV ap. Pent. S. Jean-François-Régis, <i>Kyr.</i> des dbls. II Vêp. mém. du dim.
17	Lundi	†vr	De la férie.
18	Mardi	†r	SS, Marc et Marcellin, martyrs.
19	Merc.	b	Ste Julienne de Falconiéri, vierge.
20	Jeudi	†b	S. Sacrement.
21	Vend.	b	S. Louis de Gonzague, confesseur.
22	Samd.	†vl	Jeune, à raison de la solennité de S. Pierre et S. Paul. De la vigile de S. Jean-Baptiste.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

16 juin, Saint-Jean-Baptiste de Québec. — 17, Saint-Théophile. — 18, Saint-Antoine-de-Tilly. — 19, Saint-Denis. — 20, Saint-Patrice-de-Beaurivage. — 21, Saint-Jean-Port-Joli. — 22, Chapelle des Sœurs Dominicaines, Québec.

La dévotion au Sacré Cœur

— o —

Voici une nouvelle qui fera plaisir à toutes les âmes pieuses et les encouragera à célébrer avec ferveur le mois consacré à la dévotion au Sacré-Cœur.

S. S. Pie X, ajoutant aux faveurs de son prédécesseur, vient d'accorder des indulgences exceptionnelles pour ces pieux exercices :

1° Indulgence plénière *toties quoties*, applicable aux âmes du purgatoire, le 30 juin, dans les églises où le mois du Sacré-Cœur aura été solennellement célébré ;

2° Le privilège de l'autel Grégorien *ad instar* à la messe du 30 juin, pour les prédicateurs du mois du Sacré-Cœur et les recteurs des églises où cet exercice a été solennellement célébré ;

3° Pour les personnes qui propagent ce saint exercice, une indulgence de cinq cents jours à gagner pour toute œuvre faite pour le propager ou le faire mieux célébrer, une indulgence plénière pour les communions faites dans le mois de juin ; le tout applicable aux âmes du purgatoire.



Nominations ecclésiastiques.

— o —

Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé Em. Michaud, vicaire à Saint-Michel ;

M. l'abbé Ph. Laverdière, vicaire à Saint-Laurent.



L'Action Sociale Catholique

AU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE

— o —

Dimanche dernier, M. le Directeur de l'Action sociale catholique donnait aux élèves du collège de Sainte-Anne une conférence sur l'œuvre qu'il a mission d'organiser dans le diocèse. Cette vaillante jeunesse, si ardente au bien, si admirablement disciplinée par ses maîtres dévoués, a fait au conférencier et à son œuvre un accueil enthousiaste. Les cœurs et les mains ont

applaudi le programme de l'A. S. C. C'était un réconfortant spectacle de voir ces 300 jeunes, depuis les tout petits grammairiens jusqu'aux graves philosophes, suivre avec attention les développements de ce programme, souligner avec intelligence les idées saillantes, et accepter d'une âme toute vibrante les conclusions pratiques, où il leur était demandé de se faire apôtres d'une œuvre de patriotisme et de foi. Voilà une sentence jetée en bonne terre, et qui rapportera cent pour un !

— 3 X 4 —

L'Angleterre religieuse

— o —

LES ÉGLISES CHRÉTIENNES ET LA POLITIQUE

Les élections récentes du *London County Council* ont fait comprendre suffisamment à l'Europe que l'Angleterre se fait peu au socialisme. Le gouvernement de sir Henry Campbell Bannerman et tout le parti libéral avec lui peuvent prendre une large part de l'affront infligé, le 3 mars, aux candidats *progressistes*. Mais il est toute une autre classe d'hommes que cette élection atteint comme une défaite : c'est le clan des non-conformistes militants (1).

Ouvrtement, en effet, par leurs écrits et leurs discours, les ministres les plus en vue de certaines Eglises libres s'étaient jetés, en faveur du parti progressiste, dans les agitations de la politique municipale. Le Rév. F. B. Meyer et surtout le fameux docteur Clifford, ministre baptiste qui reste, à soixantedix ans, l'homme le plus en vue et le plus efficacement actif de son Eglise, avaient adjuré les électeurs de soutenir le parti

(1) Les non-conformistes — membres de confessions séparées de l'Eglise anglicane officielle — sont devenus nombreux et puissants. « Ils comprennent à peu près la moitié des Anglais non catholiques », déclarait récemment Mgr Bourne, archevêque de Westminster, au correspondant romain de la *Croix* (12-13 mai 1907). « Depuis quelques années, ajoutait Sa Grandeur, les non-conformistes ont formé, par une entente commune, un Conseil supérieur des Eglises libres, baptistes, méthodistes, etc. Ils ont concerté ensemble le texte d'un catéchisme très simple, très peu dogmatique, acceptable pour toutes les confessions... De cette façon, ils ont pu constituer plus aisément entre les confessions les plus diverses, et même les plus disparates, une vaste fédération, capable d'exercer une action efficace sur les pouvoirs publics. » (Note des *Questions Actuelles*.)

cher à leur cœur et proclamé que les femmes elles-mêmes devaient employer toute leur influence à faire triompher dans Londres la cause progressiste.

L'échec retentissant de cette cause n'est-il pas dû quelque peu à l'appui de cet élément perturbateur ajouté à tant d'autres? On peut le croire sans invraisemblance. Si les propriétaires et les petits bourgeois ont peur des démagogues, si les commerçants redoutent les monopoles municipaux, il est certain que beaucoup de bons anglicans s'effrayent devant les violences excessives du protestantisme dissident.

En tout cas, les non-conformistes seront désormais bien mal venus à reprocher aux *parsons* ou aux prêtres de s'ingérer dans la politique. Eux-mêmes ont déclaré, par leur récent exemple et par les proclamations de leurs chefs, « qu'il n'était pas d'événement dans la vie nationale auquel l'action de l'église libre se mêlât. (1) »

Ont-ils le droit de se plaindre, après cela, que les autres Eglises chrétiennes prennent aussi leur part de la vie publique et cherchent à exercer leur influence sur tous ces événements?

En réalité, l'on s'aperçoit de plus en plus que, chez les Anglais comme ailleurs, les luttes politiques et sociales se résolvent le plus souvent dans la guerre religieuse, la seule qui divise radicalement les hommes entre eux, car c'est la seule qui atteigne le fond des âmes. . .

Attaqués partout par l'ardeur militante des non-conformistes, leurs adversaires cherchent à se défendre; les diverses Eglises chrétiennes s'organisent pour la lutte. Déjà, au cours de l'année dernière, les anglicans ont fondé une *Association of Church Voters*, qui a précisément pour but de grouper tous les fidèles de l'Eglise établie, pour les guider dans leur action politique. Les catholiques se sont préoccupés aussi des moyens à prendre pour agir avec entente dans les grandes circonstances de la vie nationale. Un instant, ils se sont demandé s'il ne conviendrait pas de former en Angleterre un parti catholique analogue à celui qui existe chez les Belges ou bien dans le

(1) Rapport de la Fédération des Eglises libres, présenté au Congrès de Leeds (5 mars 1907), par le Rev. THOMAS LAW, secrétaire général de cette Fédération.

genre du Centre allemand. La voix de Mgr l'archevêque de Westminster a répondu non. (1)

Jamais, en effet, jusqu'ici les catholiques n'ont eu, et ils n'ont pas actuellement de raison suffisante pour prendre une attitude systématiquement hostile aux deux grands partis existants ; de l'un et de l'autre, ils ont eu successivement à se louer et à se plaindre ; whigs et tories leur ont rendu des services et causé des torts. Mais whigs et tories comptent dans leurs rangs des catholiques de marque. Il faut savoir gré aux uns et aux autres de ce qu'ils ont fait de bien, leur venir en aide, loyalement, lorsqu'ils ont en vue le vrai bien de la nation anglaise et les intérêts de la justice ; mais aussi s'opposer à eux lorsqu'ils manquent à la parole donnée ou lorsqu'ils « pêchent contre la lumière. »

Il s'agit donc simplement de grouper et de coordonner les bonnes volontés des catholiques, pour les occasions prochaines où il faudra prendre parti résolument dans telle ou telle direction, en faveur des conservateurs ou des libéraux. Sans détacher les catholiques de leur parti, sans leur demander donc le sacrifice de leurs convictions, il faut pouvoir, en face d'un danger imminent, leur transmettre le mot d'ordre qui inspirera leur action du moment, dans l'intérêt unique de la religion.

Tel était, en partie, le but de la *Catholic Association* et de certaines Sociétés comme la *Catholic League* de Southwark. Désormais, une Fédération servira de lien entre elles et leur indiquera les points stratégiques à défendre envers et contre tous, pour sauvegarder la foi catholique en Angleterre, quel que soit le parti politique qui puisse occuper le pouvoir pour l'instant, ou posséder leurs sympathies personnelles pour l'ordinaire.

Et, dès l'abord, Mgr Bourne signale les quelques principes qu'il considère comme essentiels en matière d'éducation, et qui doivent constituer le programme d'action des catholiques, dans la lutte actuellement engagée. Il leur faut des instituteurs catholiques, enseignant la religion catholique dans une école, c'est-à-dire dans un milieu, dans une atmosphère morale, franchement catholiques. Ces principes étaient d'autant plus ur-

(1) Discours à la réunion catholique de Birmingham, 22 janvier 1907.

gents à rappeler que la question scolaire, si violemment agitée l'an dernier, est loin d'être résolue et menace, au contraire, de réveiller encore toutes les passions adverses.

(*A suivre.*)

(*Etudes.*)

J. BOUBÉE.

— o —

Le Denier de Saint-Pierre

— o —

(*Extrait d'une Circulaire au Clergé, 29 janvier 1907.*)

Le triste état des affaires de France, dont je viens de vous entretenir, ne manquera pas d'affecter dans une large mesure le Denier de Saint-Pierre, auquel les catholiques français apportaient chaque année les plus généreuses contributions. Ces aumônes, envoyées jusqu'ici au Pape, devront sans doute désormais être employées à soutenir le clergé de France et à subvenir aux besoins du culte que les dernières lois ont privé de ses plus essentielles ressources.

Ce que la France donnait au Pape, d'autres pays catholiques doivent s'approprier à le lui donner. Car si, en général, c'est un devoir de conscience pour les fidèles d'assurer par leurs aumônes la subsistance de leurs pasteurs, ce devoir s'impose d'une façon beaucoup plus rigoureuse à l'égard du Pasteur suprême dépouillé par la révolution d'une grande partie de ses biens, et chargé néanmoins du poids immense de l'administration de toute l'Eglise.

Nos compatriotes, sans être riches, jouissent d'une honnête aisance : Dieu bénit leur foi et leur travail. Ils ont donné et ils donnent habituellement beaucoup pour venir en aide à diverses œuvres de charité et de bienfaisance, et cette générosité, loin de les appauvrir, semble au contraire appeler sur eux les bénédictions les plus abondantes de Celui qui tient en sa main tous les biens et toutes les fortunes.

Je veux donc faire appel à leur esprit de religion et à leur piété filiale envers notre commun Père spirituel, le Souverain Pontife, Pie X, si cruellement éprouvé et si indignement traité par les puissances de la terre. J'ose leur demander de s'approprier dans leur budget domestique certaines dépenses peu utiles et quelquefois même nuisibles, et de remplacer ces dépenses

par une légère obole — cinq centins par tête — que tous les catholiques du diocèse, dans les communautés comme dans les paroisses, voudront bien offrir chaque année au Denier de Saint-Pierre.

Cette modeste contribution ne pèsera lourdement sur aucune famille, et d'autre part, elle grossira notablement l'offrande déjà très convenable, que le diocèse fait tous les ans au bien-aimé Pontife qui gouverne si sagement la sainte Eglise de Dieu.

A l'avenir, on fera dans toutes les églises et chapelles de l'archidiocèse deux collectes par année : la première à la Saint-Pierre, comme par le passé ; la seconde, le jour de l'Immaculée-Conception. Vous aurez soin, le dimanche précédent, de prévenir vos paroissiens que la quête sera faite pour le Denier de Saint-Pierre, afin qu'ils n'oublient pas d'apporter leur contribution. Faites-leur connaître la triste position dans laquelle se trouve notre bien-aimé Père et Pontife, Pie X ; vos paroles iront sûrement à leur cœur : ils en seront édités et touchés. Avec un peu de zèle, vous réussirez aisément à collecter tous les ans autant de cinq centins que vous avez d'âmes dans vos paroisses. Cette aumône contribuera à rattacher encore davantage nos populations au Souverain Pontife, au successeur de Saint-Pierre, et attirera sur elles les bénédictions divines.

LOUIS-NAZAIRE, arch. de Québec.

Mes difficultés

(LÉTTRE D'UN PROTESTANT A MM. LES MINISTRES.)

Messieurs et révérends pasteurs,

Lorsque nos vénérés pères, Calvin, Luther et autres, commencèrent à prêcher leur nouvelle doctrine, ils avaient sans doute reconnu que la religion du Christ *n'existait pas*, ou *n'existait plus*. Si elle n'existait plus, quand donc avait-elle disparu ? Y avait-il 100 ans, 200, 300, 500 ans ? Il me semble avoir lu dans nos saints livres protestants, qu'elle avait disparu vers le quatrième siècle, c'est-à-dire onze ou douze cents ans avant la naissance de nos fondateurs, Calvin, Luther, etc. Or, comment se fait-il que le Christ ait abandonné son Eglise

pendant un si grand nombre de siècles ? Aurait-il donc menti lorsqu'il disait : *Voilà que je suis avec vous, TOUS LES JOURS, jusqu'à la fin des siècles ?*

Vous me direz que ce n'est pas sa faute si l'Eglise a péri ; que cela tient à la perversité des hommes. Voilà qui est bien. Mais Dieu est tout-puissant : il dit lui-même que, s'il le veut, il peut, avec des pierres, susciter des enfants d'Abraham, c'est-à-dire former des serviteurs fidèles ; pourquoi donc aurait-il laissé anéantir son Epouse, son Eglise qu'il avait rachetée par son sang ? Quoi ? pendant plusieurs siècles, il n'aurait pu trouver une âme fidèle qui annonçât ses volontés saintes ? En supposant que l'Eglise romaine fût vraiment la prostituée de Babylone, comme on nous le dit, ne pouvait-il pas au moins y trouver un juste qui conservât et publiât la doctrine du Rédempteur ? Cependant, même dans l'Eglise romaine, on trouve, à chaque siècle, des âmes droites et pures que nous estimons nous-mêmes, quoique protestants. Les Chrysostome, les Jérôme, les Bernard, les Louis IX, les Vincent de Paul, et une infinité d'autres, cherchaient évidemment la gloire de Dieu et vivaient dans la pénitence et la charité. Ils voulaient certainement opérer leur salut et celui de leurs frères. Comment se fait-il que Dieu ne se soit pas manifesté à ces âmes pures, qu'il ne leur ait pas fait connaître que l'Eglise romaine n'était pas la véritable Eglise, et qu'il ait choisi, pour rétablir la vraie religion de Jésus-Christ, précisément les hommes les plus corrompus et les plus pervers de leur siècle, des hommes rejetés tout à la fois de l'Eglise romaine et de leur pays à cause de leurs débauches ? Voilà un mystère qui me paraît incompréhensible, et pour le croire, il faudrait douter de la sainteté de Dieu.

Mais si vous me dites, révérends pasteurs, que l'Eglise du Christ n'était point encore arrivée à l'existence, et qu'ils en sont les premiers fondateurs, la difficulté est encore plus grande. Comment supposer que ce que ni les Apôtres, ni le Sauveur lui-même, n'ont pu faire avec leur sainteté et leurs miracles, ait été réservé à des hommes tels que Luther, Calvin, Henri VIII, quinze cents ans plus tard ?

Mais un doute en fait souvent naître un autre. C'est ce qui m'est arrivé ; et voici ce nouveau doute.

Pour établir une religion qui conduise au salut, il faut avoir une mission divine, être inspiré de Dieu ; je pense que vous trouverez cette proposition vraie. Or, nos fondateurs protestants avaient-ils reçu cette mission divine ? Ils ne l'ont prouvée par aucun miracle (1), à moins que nous n'appelions miracle la vie joyeuse qu'ils menaient ; et lorsqu'on demandait à Luther de prouver sa mission divine, il répondait que la preuve était évidente dans ses succès, comme si le meurtre, le pillage, le brigandage étaient le cachet d'une mission divine. Mahomet alors serait aussi un apôtre, car son sabre a triomphé.

Calvin, comme Luther, se dit envoyé de Dieu pour délivrer le monde des langes du papisme, pour moraliser la société, pour faire rayonner la raison, mais il n'apporta aucune preuve de son apostolat. Ses signes sont ses crimes. « Il n'a pas assez « du feu de la vie future pour punir ceux qui lui résistent, dit « un de ces historiens ; il chasse Bolzec, il exile Gentilis, il « brûle Servet, il décapite Gruet, qui ne veulent pas adorer « son Dieu. »

M. Paul Henri disait récemment que « les lois de Calvin étaient écrites non seulement avec du sang, mais encore avec du feu », et cependant l'écrivain est un admirateur fanatique du Genevois,

« Il y a eu, dit-il, dans le code calviniste, tout ce que l'on « trouve dans la législation païenne : des anathèmes, des ver-
« ges, du plomb fondu, des tenailles, des cordes, des potences,
« un glaive, un bûcher. Calvin, qui veut imposer son joug à
« tout ce qui l'approche, briser tout ce qui lui résiste, flétrir
« tout ce qui le contrarie, hommes et croyances, à Lausanne,
« Calvin se présente à la tête d'une troupe armée d'arcs et de
« lances ; il s'adresse aux catholiques et leur demande s'ils

(1) Luther disputant avec Carlstadt, Munzer, Cellarius et autres, à Wittemberg, leur lança cette apostrophe : « Vous voulez fonder une Eglise ; voyons, qui vous envoie ? de qui tenez-vous votre ministère ? Vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous devons vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde, qui n'ait été annoncé par des signes, pas même son Fils. Je ne veux pas de vous, si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. *Quand on vient pour changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles ? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons : Maître, nous voulons un signe...* »

Et vous, Martin Luther, où sont vos signes ? pouvaient-ils répondre.

« veulent renoncer au *papisme*, à leur messe idolâtrique. On « fait violence, les prêtres sont bannis, les églises fermées, les « autels renversés, les images déchirées, les croix abattues. » Par une suprême dérision, son premier livre a pour titre : *La clémence !* Et cet homme serait un apôtre ?

Bucer appelait Calvin un vrai chien enragé ; un autre disait que Dieu avait manifesté sa justice contre lui en le faisant ronger par les vers dès son vivant.

Luther dit que Zwingle, protestant, est une progéniture de l'enfer, qu'il est mort damné, qu'il est un faux prophète, un comédien. En parlant d'Écolampade, Luther a écrit : « Le diable dont il se servait l'étrangla pendant la nuit. » — En parlant de Henri VIII : « Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. » (*Inter. epist. Luth.*)

Voilà, vénérés pasteurs, un échantillon des discours édifiants que s'adressent mutuellement nos apôtres du protestantisme ; voilà ce qu'ils pensent d'eux-mêmes ; avouez qu'il faut avoir une foi robuste pour croire que ces hommes étaient inspirés de Dieu.

Ah ! que nos apôtres ont bien fait de supprimer l'Épître de saint Paul aux Hébreux, où il est dit : *Souvenez-vous de ceux qui sont à votre tête, et, considérant leur conduite, tâchez d'imiter leur foi.*

Dites-moi, chers pasteurs, que pourrions-nous imiter dans nos fondateurs ? Est-ce leur vie ? Est-ce leur foi ? Ah ! ne parlons plus de les imiter, mais permettez que je le demande : Ces hommes-là étaient-ils vraiment suscités de Dieu ? Leur religion est-elle divine ? Je suis en perplexité. J'attends de votre sincérité une explication claire, qui me délivrera de cet état d'incertitude qu'a fait naître en moi une étude sérieuse de notre religion protestante.

Si c'est une religion, quelle religion est-ce ? M. Gabriel Monod, l'un des plus savants et des plus distingués parmi les protestants de nos jours, n'a-t-il pas écrit : « La Réforme... « a été un mouvement philosophique destructif du christia- « nisme positif et du principe d'autorité en matière de foi ; il « n'y a point d'autorité ni de certitude dogmatiques en dehors « de la tradition ecclésiastique, représentée par le catholicisme ;

« et le protestantisme n'est qu'une série et une collection de « formes religieuses de la libre pensée » ?

Nos apôtres eux-mêmes ne pensaient pas autrement. Un jour, la femme de Luther, ex-religieuse, comme vous savez, lui montrait le ciel étoilé ; il lui répondit en poussant un long soupir : « Hélas ! je ne le verrai jamais ! — Et pourquoi ? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? — Peut-être, répondit Luther, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner, reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est embourbé », ajouta Luther, et il rompit l'entretien. L'apôtre de la religion nouvelle dit qu'il ne verra jamais le ciel ! . . . Que vont donc devenir ceux qui embrasseront sa religion ?

Savez-vous que la bibliothèque du couvent dominicain de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome, possède, parmi de nombreux et précieux manuscrits, une lettre de Luther adressée à sa vieille mère ? La pauvre femme, qui ne voulait pas accuser son fils et qui redoutait de se voir séparée de lui pour l'éternité, lui ayant demandé « si elle devait changer de religion et adopter ses opinions nouvelles », Luther ne voulut pas consentir à entraîner sa mère dans son naufrage, et il lui répondit : « Non ; restez catholique, car je ne veux ni tromper, ni trahir ma mère. »

La mère de Mélanchthon, le plus cher des disciples de Luther, avait été entraînée par son fils et l'avait suivi dans la Réforme. Sur le point de mourir, elle fit appeler le réformateur et, dans ce moment suprême, elle l'interrogea solennellement : « Mon fils, lui dit-elle, c'est par votre conseil que j'ai abandonné l'Eglise catholique pour embrasser la religion nouvelle. Je vais paraître devant Dieu et je vous adjure, par le Dieu vivant, de me dire, sans rien me cacher, dans quelle foi je dois mourir. » Mélanchthon baissa la tête et garda un moment le silence ; l'amour du fils luttait en son cœur contre l'orgueil du sectaire. « Ma mère, répondit-il enfin, la doctrine protestante est plus facile, la doctrine catholique est *plus sûre !* »

Voilà mes doutes, messieurs et révérends pasteurs, et les fondements sur lesquels ils s'appuient.

Toute ma consolation est dans l'espoir d'une prompte

réponse; ne laissez pas souffrir plus longtemps votre fils en Christ, je vous en supplie.

(*Semaine religieuse de Cambrai.*)

— o —

Laïcisation des noms de rues

Cela continue parce que c'est plus facile que de faire autre chose, et cela continuera parce que ce sera toujours plus facile que de faire autre chose. Je parle de la laïcisation des noms de rues. C'est le jeu innocent — oh ! très innocent à en considérer les résultats — et c'est le jeu de la haine et du hasard dans nos précieux conseils municipaux de province.

La règle du jeu est celle-ci : remplacer les noms de militaires par des noms de pacifistes, les noms de bienfaiteurs par des noms d'écrivains révolutionnaires, les noms rappelant une tradition locale par des noms ne pouvant avoir aucune signification pour des gens du cru, et surtout les noms de saints par des noms malsains.

Je sais telle ville où un nom pittoresque et qui rappelait qu'il y avait eu une grotte en cet endroit-là, *rue de la Baume*, a été remplacé par celui-ci : *rue Scheurer-Kestner*. Je n'en veux point à l'ombre de Scheurer-Kestner, qui était un brave homme, et qui avait, paraît-il, ce qui du reste est plutôt gênant, une « âme de cristal » ; mais je vous demande un peu ce que le nom de Scheurer-Kestner peut représenter à l'âme cristalline ou argentine, et peu importe, des habitants d'une petite ville de l'Ouest. Ils n'y trouvent rien, si ce n'est que c'est difficile à prononcer.

J'ai beaucoup connu une autre ville, celle-ci du centre, où les noms des rues faisaient le désespoir de mes correspondants. Les naturels de ce pays-là avaient un certain goût de l'abstraction. Ils donnaient à leurs rues des noms abstraits : *rue de la Liberté*, *rue de l'Indépendance*, *rue des Droits de l'Homme*, *rue de la Civilisation*. La rue de la Civilisation n'était pas plus civilisée que la rue de l'Indépendance, et il arrivait à la rue de la Liberté d'être barrée; mais surtout c'était un peu long à écrire sur les adresses de lettres. Mes correspondants me disaient :

Vous me faites écrire en mots longs d'une toise.

Je leur répondais : « Excusez-moi ; ce n'est pas ma faute. Du reste, je quitte la *rue de l'Indifférence en matière de religion*, où j'habite, pour aller habiter celle de *l'Amélioration physique et morale de la Classe la plus nombreuse, la plus laborieuse et la plus pauvre.* »

Souvent et presque toujours, les édiles libres-penseurs se livrent à la taquinerie spirituelle de donner à la rue où se trouve la cathédrale, ou à la rue où est l'évêché, un nom bruyamment anticléric. En cent lieux, depuis quinze ans, la rue habitée par l'évêque s'appelle rue Diderot, et la rue où se dresse la cathédrale se nomme rue Voltaire. C'est très mordant. Oh ! quelle morsure ! Seulement les édiles ne réfléchissent pas à ceci que, le mot d'ordre étant donné et très bien suivi, ils donnent ainsi, par toute la France, une indication diligente, empressée et officieuse à tous les gens qui veulent se rendre à la cathédrale et à l'évêché. Ils font une réclame à ces édifices qu'ils abhorrent. Du moment que rue Voltaire veut partout dire rue de la Cathédrale, et rue Diderot rue de l'Archevêché, c'est précisément comme si, avec piété, on les appelait rue de l'Évêché et rue de la Cathédrale. S'il passait par l'esprit d'un tyran satirique d'appeler rue de l'Ignorance chaque rue de chaque ville où se trouverait l'Université, il aurait fait juste la même chose que s'il l'avait cataloguée rue Universitaire. L'antiphrase passée en usage ne peut pas avoir un autre effet. Les évêques français, entre eux, s'en amusent : Vous demeurez *rue Voltaire*, n'est-ce pas ? — Non, *rue Diderot*. — Bien, ce ne pouvait être que l'une ou l'autre. J'avais mis les deux sur l'adresse. — Moi aussi pour vous. Il n'y a pas à se tromper C'est très commode. »

Il arrive assez souvent qu'à ce jeu les journaux s'embarrassent et ne savent plus comment s'en tirer. Je sais telle ville où le conseil municipal se trouve en face de ce nom : *Rue des Jacobins*. Il frémit d'aise. A la bonne heure ! Voilà une rue bien nommée ! Ce doit être un souvenir de notre immortelle Révolution.

— Faites attention ! observa un conseiller qui avait été archiviste, faites attention ! Il y a jacobins et jacobins. Il y a des jacobins qui sont les pionniers de la civilisation. Vous en êtes ; mais il y a des jacobins qui sont des moines, qui sont même

des Dominicains, ce qui doit vous hérissier d'horreur. Or, cette rue est ainsi nommée d'un couvent de Jacobins qui y fut jadis. Faites attention. Je propose de laïciser cette rue cléricale.

— Nous ne pouvons pourtant pas avoir l'air de proscrire le Jacobinisme. Nous passerions immédiatement accusés de réaction.

— Vous ne pouvez pourtant pas perpétuer et honorer le souvenir d'une caverne de moines !

Ils ne s'en tirèrent pas ; ils restèrent empêtrés pendant longtemps. Je crois qu'ils s'en sont évadés en appelant la rue : rue du Jacobinisme. L'abstraction ; il n'y a que l'abstraction.

* * *

Les noms de saints eux-mêmes sont gênants, étant souvent amphibologiques. Une ville possède une rue Saint-Evremond. — Un saint ! Jamais ! s'écrie le conseil municipal radical-socialiste, nouvellement en fonctions.

— Pardon ! hasarde le maire qui avait été bibliothécaire municipal, je crois que Saint-Evremond était un auteur français du XIV^e ou du XV^e siècle, qui n'avait rien de cléricale, et qui même prit parti pour l'empereur d'Autriche dans la querelle des Investitures.

— Ça ne fait rien ! Il a été canonisé. Il ne faut pas de saint. Saint-Evremond fut déboulonné.

Pour Saint-Simon, ce fut bien pire, la difficulté se multipliant. On discuta très longtemps pour savoir de quel saint-Simon il pouvait bien être question, et si c'était le saint ou si c'était le duc, ou si c'était Saint-Simon le saint-simonien. On fit appel aux lumières du professeur d'histoire du collège, qui étudia les trois questions et qui fit un beau rapport. Sur ce rapport, le conseil municipal délibéra encore et enfin prit la décision suivante : « Attendu que Simon, dit saint Simon, a été apôtre, duc très aristocrate et l'un des fondateurs du socialisme en France ; qu'il n'appert point des recherches et des discussions faites jusqu'ici que ce soit en sa qualité de saint, de duc ou de socialiste qu'il a été honoré d'un nom de rue par nos prédécesseurs, trop ignorants, du reste, pour avoir pu entrer suffisamment dans ces distinctions délicates ; que s'il nous serait agréable, à notre tour, de l'honorer en tant que démocrate, il est de notre devoir démocratique de l'écarter en tant que dé-

fenseur du trône, de l'autel et de la féodalité, et encore plus en tant que propagateur d'une religion obscurantiste ; que les deux tiers au moins de sa personnalité complexe font tort à la tierce partie, reconnue par nous digne de considération ; et que, selon la loi de pluralité, il doit être, en conséquence, plus blâmé qu'honoré ; qu'en tout état de cause des confusions pourraient être faites qui réjouiraient les esprits éternellement ennemis du progrès des lumières et de l'évolution sociale ; délibère : le nom de Saint-Simon sera remplacé en la rue qui porte jusqu'à présent son nom par celui d'Edgar Quinet. »

Et cela continue. Voici une ville qui avait encore deux rues suspectes, c'est à savoir la rue des Capucins et la rue saint-Honoré. Ces noms lui ont déplu profondément. On a eu beau faire valoir au conseil municipal qu'il y avait eu de bien bons Capucins, notamment le Capucin Chabot, qui fut un excellent Jacobin, ayant changé d'Ordre ; on répondit, comme M. de Bülow, qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, et l'on remplaça le nom de Capucins par celui de Rabelais, sans songer que Rabelais fut Bénédictin et n'a jamais cessé d'être bon catholique. Voilà un nom de rue qui paraîtra réactionnaire avant qu'il soit longtemps.

Et l'on remplaça le nom de Saint-Honoré par celui d'Honoré de Balzac, comme autrefois le conseil municipal de Paris remplaça le nom de rue d'Enfer par celui de Denfert-Rochereau. Voilà qui est bien ; mais ces conseillers municipaux-là n'ont donc jamais lu une ligne de Balzac ! Ils sauraient, s'ils avaient parcouru le moindre ouvrage de cet illustre auteur, qu'il a été réactionnaire fieffé, rétrograde insigne, aristocrate intransigeant et royaliste forcené ! Voilà une belle leçon et un bel exemple à donner aux habitants du lieu ! Saint-Honoré était plus neutre. Car, enfin, les opinions politiques de saint Honoré sont généralement peu connues, et tout ce que le commun sait de lui, c'est qu'il est le patron des boulangers. Balzac est autrement compromettant pour un conseil municipal radical. Voilà des réélections qui deviennent douteuses.

Mais quelle est cette ville qui remplace des Capucins par des Bénédictins et des Saint-Honoré par des Balzac ? C'est une ville qui s'appelle Saint-Etienne. Comment, si elle est logique, s'appellera-t-elle elle-même ? On ne s'appelle pas Saint-Etienne.

Si Saint-Etienne était Montbrison, elle ne donnerait à aucune de ces rues le nom de rues de Saint-Etienne, par crainte de confusions fâcheuses. A plus forte raison, elle ne doit pas s'appeler Saint-Etienne tout entière. Comme Saint-Etienne a remplacé Saint-Honoré par Honoré de Balzac, je conseille à Saint-Etienne de s'appeler désormais Etienne Dolet ! Elle y viendra.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Bibliographie

La vie de sainte Anne

— o —
Archevêché de Québec, le 3 février 1907.

R. P. P. Wittebolle, C. SS. R.,

Vous avez bien voulu me faire hommage de *La Vie de sainte Anne* que vous venez de publier. Je vous en remercie bien cordialement.

La dévotion à notre grande thaumaturge du Canada s'accroît tous les jours. Les pèlerins accourent plus nombreux chaque année de toutes les parties de l'Amérique du Nord à son sanctuaire de Beaupré; leur confiance redouble au spectacle des miracles opérés et des faveurs spirituelles et temporelles obtenues de Dieu par sa puissante intercession.

Votre « *Vie de sainte Anne* », si pieuse, si édifiante, contribuera puissamment, je n'en doute pas, à nourrir et à développer la dévotion à l'illustre patronne de notre pays. Je fais des vœux pour qu'elle se répande dans nos familles encore si chrétiennes, et fasse grand bien aux très nombreux pèlerins de Sainte-Anne de Beaupré. Votre zèle à propager le culte de notre thaumaturge mérite encouragement et félicitations sincères. Le bon Dieu ne manquera pas de vous en récompenser en vous comblant de ses plus précieuses bénédictions.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en N.-S.

† L.-N., ARCH. DE QUÉBEC.

Ce livre de 260 pages est divisé en trente-un chapitres. Il peut servir de *Mois de sainte Anne*. Les dévots serviteurs de la Bonne sainte Anne feront bon accueil à ce livre pieux et intéressant et lui donneront une place d'honneur dans leur petite bibliothèque de famille.

En vente chez les Pères Rédemptoristes, à Sainte-Anne de Beaupré : 25 sous le volume ; 30 sous, par la poste.